

ESPAGNOL

TRADUCTION D'ESPAGNOL EN FRANÇAIS

La cacería de los caminantes integra las rutinas de la vida cotidiana en las grandes ciudades latinoamericanas, donde la coraza de cuatro ruedas estimula la tradicional prepotencia de los que mandan y de los que actúan como si mandaran. El permiso de conducir equivale al permiso de porte de armas, y da licencia para matar. Hay cada vez más energúmenos dispuestos a aplastar a quien se les ponga delante. En estos últimos tiempos, tiempos de histeria de la inseguridad, al impune matonismo de siempre, se agrega el pánico a los asaltos y a los secuestros. Resulta cada vez más peligroso, y cada vez menos frecuente, detener el automóvil ante la luz roja del semáforo: en algunas ciudades, la luz roja dicta orden de aceleración. Las minorías privilegiadas, condenadas al miedo perpetuo, pisan el acelerador para huir de la realidad, y la realidad es esa cosa muy peligrosa que acecha al otro lado de las ventanillas cerradas del automóvil. [...]

Modernización, motorización: el estrépito de los motores no deja oír las voces que denuncian el artificio de una civilización que te roba la libertad para después vendértela, y que te corta las piernas para después obligarte a comprar automóviles y aparatos de gimnasia. Se impone en el mundo, como único modelo posible de vida, la pesadilla de ciudades donde los autos gobiernan.

Eduardo Galeano

Patas arriba

Siglo Veintiuno de España Editores S.A., Madrid, 1998

N.B. : On ne traduira pas le titre de l'œuvre.

ESPAGNOL

TRADUCTION DE FRANÇAIS EN ESPAGNOL

Édouard descendit du compartiment, quelques minutes avant le départ du train. Il rentra à son hôtel.

À la réception, il y avait des messages pour lui. Deux de Monsieur Paul, un de Floria, un de Milon. Et dès qu'il se trouva dans sa chambre, le téléphone sonna sans arrêt. Édouard finit par décrocher. Monsieur Paul, son agent, l'engueulait cette fois, il hurlait au bout de fil.

- Tu as raté le train. Prends l'avion. Le premier demain matin. Tu m'entends. Il faut que tu sois là très tôt. Sans faute. Je le répète : sans faute.

- Je ne viendrai pas, répondit très calmement Édouard.

- Tu ne viendras pas ? Pour quelle raison tu ne viendrais pas ? Je te paie l'avion. Tu joues déjà à la vedette. Vous êtes tous pareils...

Il l'implorait maintenant d'accepter. Il retrouvait sa voix triste qui lui allait fort bien.

Mariette Condroyer
Un après-midi plutôt gai
Gallimard, Paris, 1993.

N.B. : On ne traduira pas le titre de l'œuvre.

ESPAGNOL

Lire soigneusement le texte ci-dessous :

Chez les "nouveaux pauvres" de Buenos Aires, la faim a fait son apparition

Buenos Aires de notre correspondante.

Dix-neuf heures, place San-Martin, au cœur de Buenos Aires : les camions des éboueurs ne sont pas encore passés dans les rues proches du luxueux Hôtel Plaza. Dans l'obscurité et le froid intense de l'hiver austral, un gamin d'une dizaine d'années lèche les restes d'un pot de yaourt. A ses côtés, ses parents plongent leurs bras dans les sacs-poubelle qui jonchent le trottoir, lentement, en prenant soin de ne pas se blesser avec des débris tranchants. Comme eux, tous les soirs, des centaines de mendiants affamés éventrent les poubelles de la capitale argentine pour chercher de quoi manger : des croûtons de pain, des épluchures de fruits et de légumes, des os avec encore un peu de viande pour faire bouillir.

Des centaines d'autres travaillent : ce sont les *cartoneros* ou les *cirujas* qui, eux aussi, fouillent les ordures à la recherche de cartons, de vieux journaux, de canettes en aluminium qu'ils revendent à des usines de recyclage. Depuis la dévaluation du peso, début janvier, les prix ont grimpé et ceux du carton ou du papier sont passés de 3 à 30 centimes le kilo. Les *cartoneros* existent depuis plusieurs années mais leur nombre s'est multiplié ces derniers mois à cause du chômage et de la crise économique et sociale la plus grave qu'ait connue l'Argentine.

Soixante pour cent des *cartoneros* sont des anciens ouvriers du textile ou de la construction qui ont perdu leur travail, selon une étude de l'Université General Sarmiento. Hommes, femmes et ribambelles d'enfants : ce sont des familles entières qui poussent des chariots dérobés dans des supermarchés ou des charrettes à bras de fabrication artisanale. Ces légions de fourmis sillonnent les différents quartiers, marchent pendant des heures et parcourent des kilomètres, la plupart du temps à pied, certains à vélo et d'autres grimpés dans des charrettes tirées par des chevaux. Ces nouveaux pauvres ont été baptisés les *nupos* (nuevos pobres).

Ils font désormais partie du paysage urbain. En quelques mois, sous le coup d'une paupérisation accélérée qui a touché de plein fouet une classe moyenne autrefois la plus importante du continent latino-américain, les *nupos* ont transformé en cour des miracles le "Paris de l'Amérique latine" des dépliants touristiques. Impossible de les ignorer. On les croise partout : à la sortie du travail, du cinéma ou du restaurant.

En l'absence de chiffres officiels, les ONG estiment que 8 000 *nupos* rentrent chaque jour dans la ville, venant des banlieues déshéritées de la province de Buenos Aires, pour faire les poubelles, alors que plus de 3 000 sans-abri vivent dans les squares ou sous les ponts de la capitale. A la gare de Retiro, en contrebas de la capitale, le dernier train de la journée a été baptisé "le train fantôme", car c'est celui qui ramène chez eux ces hordes de miséreux, en majorité des adolescents, des femmes et des enfants en bas âge, qui s'engouffrent, l'air hagard

et chargés d'énormes sacs en plastique, dans les fourgons de la compagnie privatisée des chemins de fer qui, le plus souvent, les laisse voyager sans payer.

SENSATION D'INSÉCURITÉ

Face à cette réalité inédite, les Porteños (habitants de Buenos Aires) ont modifié leurs habitudes. Ils sortent moins la nuit. Les *nupos* sont pour la plupart inoffensifs mais, dans la ville mal éclairée, leurs silhouettes furtives accentuent la sensation d'insécurité qui règne dans la capitale et ses faubourgs où, de jour comme de nuit, les vols, les attaques à main armée, mais aussi les enlèvements avec demande de rançon se multiplient.

La faim, inconnue jusqu'ici dans l'ancien "grenier à blé du monde", a brutalement fait son apparition. Les aides du gouvernement (150 pesos par mois, soit moins de 40 dollars, alloués aux chefs de famille sans emploi) ne suffisent pas à subvenir aux besoins essentiels, évalués à 400 pesos par mois pour une famille de quatre personnes. Les aliments de première nécessité ont augmenté de plus de 100%.

Même de jour, il est devenu impossible de marcher dans les rues de Buenos Aires sans être arrêté par des femmes, des enfants, des chômeurs, des retraités qui demandent de l'argent pour manger ou pour pouvoir acheter des médicaments.

Christine Legrand
Le Monde, 27.06.02

Répondre en **ESPAGNOL** aux questions ci-dessous :
(200 mots environ pour chaque réponse)

- 1) ¿Cómo se manifiesta la pauperización de la población porteña?
- 2) A su juicio, ¿cuáles son las razones que han llevado a varios países latinoamericanos a esta situación?